

Positions bibliques sur la médecine

Jacques Ellul

L peut sembler étrange que l'on aille rechercher la bible pour nous éclairer dans un domaine aussi technique que la médecine, aussi moderne. La bible ne peut nous donner, apparemment, qu'une conception archaïque sur la médecine, primitive et sans autre intérêt qu'historique. Mais si, à la vérité, la médecine est le soin de l'homme, la préservation de la santé, il faut de toute évidence savoir quelque chose sur l'homme pour le soigner. Comment saurons-nous quelque chose sur l'homme ? Toute la question est là. Nous pouvons découvrir par un inventaire rationnel d'expériences et d'observations. Nous pouvons aussi recevoir ce que Dieu nous donne dans une révélation à ce sujet. Les deux méthodes peuvent concorder. Elles peuvent aussi être contradictoires. Mais nous pouvons facilement poser, à partir de la foi, que Dieu ayant créé l'homme et ayant inspiré la bible, ce qu'Il nous dit dans la bible sur l'homme est le plus vrai. Car Dieu en sait plus sur l'homme que l'homme lui-même. Et lorsque Dieu nous révèle la réalité de l'homme, c'est bien cette réalité-là, et non une autre, qui est dernière, qui commande toutes les autres. Donc la bible éclaire la médecine sur ces réalités dernières de ce qui forme la vie de l'homme, et peut en conséquence inspirer un développement particulier à la médecine.

LA NOTION DE L'HOMME

Que nous dit la bible sur l'homme ? Beaucoup de choses que nous laisserons de côté parce qu'elles seraient sans intérêt immédiat, ou qu'elles sont bien connues:

1. L'homme est une créature: il n'est pas un être autonome qui possède la vie par lui-même ou qui a quoi que ce soit par lui-même : il est dépendant dans sa totalité du créateur.

2. L'homme est créé à l'image de Dieu. Mais peut-on dire que l'homme soit actuellement cette image ? Non—mais il nous est toujours témoigné expressément que nous avons connu qui était cette véritable image de Dieu : c'est Jésus-Christ (Phil. 2,6). C'est donc Jésus-Christ qui, étant la véritable image de Dieu, nous représente l'homme tel que Dieu l'a voulu et créé. C'est lui qui—quoique Dieu—est plus vraiment homme que quiconque d'entre nous. Et par conséquent pour nous renseigner sur ce qu'est, et ce que doit être l'homme,

véritablement, il nous faut regarder à Jésus. C'est Lui qui donne la clef de cette réalité dernière de l'homme.

3. L'homme n'est pas livré au Destin : il ne vit pas dans un monde jouet de forces aveugles, d'une mathématique du sort ; il ne vit pas de Fatalité qui domine l'évolution de l'homme, il n'y a pas de chance ou de malchance aveugle, de Fortune. La vie de l'homme est tout entière connue, conduite et utilisée par Dieu. C'est Dieu qui y mêle le bien et le mal, le bonheur et le malheur, compte tenu de l'action de Satan dont Dieu se sert et de la présence du péché.

4. Car l'homme est radicalement pécheur : dans son essence et non seulement dans ses actes. Il est tourné vers le mal. Il recherche le mal, et en définitive la mort, car malgré son horreur consciente de la mort, ses tendances profondes le poussent à rechercher la mort, comme le péché.

5. Nous nous arrêterons plus longuement sur l'idée que l'homme nous est représenté dans la bible comme une unité : contrairement à la pensée courante, la bible ne sépare pas en l'homme deux éléments : l'âme et le corps.

L'homme est considéré comme une unité dans laquelle on peut déceler trois éléments distincts mais non séparés: le corps, l'âme (ensemble des qualités mentales et psychologiques) et l'esprit qui est, plus particulièrement, le lieu de rencontre entre Dieu et l'homme. Cet esprit s'oppose au complexe âme-corps, en ce que celui-ci est purement naturel et entièrement périssable. L'esprit au contraire est le don de Dieu, surnaturel. L'âme est donc, du point de vue biblique, sans valeur particulière. L'immortalité de l'âme n'existe pas. En soi, aucun des éléments constitutifs de l'homme n'est immortel. Il ne reçoit cette vertu que par grâce, en conséquence du jugement. La bible n'est donc pas spiritualiste : l'esprit lui-même n'existe pas en dehors de Dieu, et du Dieu personnel qui est celui de Jésus-Christ.

Quant aux deux parties, âme-corps et esprit, elles sont, avons-nous dit, étroitement unies, totalement pénétrées l'une dans l'autre, à un tel point qu'aucun homme ne peut faire de distinction, et séparer ce qui est naturel et ce qui est surnaturel en l'homme. Dieu seul peut les séparer (Héb. 4,12). Ainsi, l'on n'a absolument pas le droit de négliger l'un des éléments pour dire que les autres seuls sont intéressants. L'on n'a pas le droit non plus, même pour la commodité, de faire abstraction

de l'un des éléments constitutifs de l'homme. Lorsque l'on envisage celui-ci, il faut le prendre dans sa totalité—parce qu'il faut le prendre tel que Dieu l'a voulu et avec l'aspect que Dieu lui a donné. Ceci montre déjà que le médecin ne peut pas se borner à soigner seulement le corps, sans quoi il fait précisément cette abstraction. Et, d'autre part, sur un autre point relatif à l'homme, la bible concerne la médecine : c'est que le corps, jusqu'ici objet des préoccupations médicales essentielles, n'est pas étranger aux préoccupations de la bible. Tout d'abord, et essentiellement, c'est dans le corps que se manifeste notre attitude à l'égard de Dieu (Rom. 13,1). Le corps est donc un élément de matérialisation de notre « vie intérieure » et, à ce titre, il doit participer à cette vie intérieure. Il ne peut être ni négligé, ni séparé de la vie spirituelle. Cela d'autant plus qu'il est le temple du Saint Esprit (1. Cor. 6,19). Il n'est donc pas négligeable : point parce qu'il aurait une valeur autonome de beauté, de force ou de joie, mais parce qu'il a été créé par Dieu pour être son temple. Recevant de Dieu cette dignité éminente, il ne peut être méprisé par l'homme. Et c'est enfin ce corps (participant à la chair) qui est promis à la résurrection. Ni plus, ni moins que tout le reste de l'homme, il est soumis au jugement et promis à la résurrection. Il n'y a donc pas, pour la bible, une partie de l'homme noble, élevée, divine en soi, immortelle et une autre vile, corrompue et promise à la mort : tout est corrompu par le péché, et tout est promis au salut.

Donc, le corps ce domaine éminent de la médecine intéresse aussi—et combien—la foi. Il n'est pas un domaine extérieur. Il est la présupposition même de l'éthique—et parce que rien de ce qui arrive au corps n'est indifférent à la foi—parce que toute action sur le corps a sa réaction sur la vie spirituelle (en raison de leur unité fondamentale), pour cela la Bible a quelque chose à nous dire sur la médecine.

SPIRITUEL ET CORPOREL

L'on admet de façon très générale actuellement que le corporel influence le spirituel. Et, de fait la bible l'admet comme nous le verrons. Mais beaucoup plus souvent, elle pose l'idée inverse : l'influence du spirituel sur le corporel. Le plus souvent le rapport entre les deux nous est présenté de façon que le corporel n'apparaît que comme un signe de ce qu'est le spirituel, et dès lors il ne supporte que le contre coup de ce qui arrive sur le plan spirituel. Le vrai drame, la vraie action ont lieu sur un théâtre où nous n'avons pas nos entrées, où nous ne sommes pas à notre aise. Et ce que nous voyons, constatons naturellement, n'est que la pointe terminale du drame, la partie résiduelle de l'action qui affleure à nos sens et prend forme pour nous, là.

Mais encore faut-il s'entendre lorsque l'on parle de spirituel : c'est, non pas une effusion mystique, non pas le « domaine inconnu », non pas l'apport de l'esprit humain, non pas l'ordre des sentiments et de l'irrationnel : c'est de façon très précise le rapport entre l'homme et le Dieu de Jésus-Christ, à savoir : l'action de ce Dieu sur l'homme et l'attitude que cet homme prend en face de cette action.

La crainte de l'Eternel est la santé pour les muscles et la joie du corps (Prov. 3,7.8) : c'est-à-dire que le fait qu'il y ait entre la créature et le Créateur un ordre de rapport normal est ce qui peut le mieux favoriser la santé. Ce qui affaiblit le corps, c'est la volonté de vivre pour soi, en créature autonome, c'est le fait de rompre le lien avec le créateur. Et ce lien normal établi, cette attitude de crainte (il s'agit de la vie de tout homme) se traduit par une vie morale, l'équilibre du coeur, une certaine pureté et c'est là un des éléments essentiels de l'établissement de la santé (Prov. 4,20.24). Mais l'on en arrive alors à cette simplification : c'est le bien (avec un sens encore indéterminé) qui préserve l'homme de la maladie—et à l'inverse : le mal attire sur le pécheur la maladie. Ce n'est pas faux, dans la mesure où le péché engendre la mort, et cette idée simplifiée inspire en partie les questions inquiètes de Job qui ne comprend pas que le juste soit accablé de maladies. Mais où la chose est trop simple, c'est qu'elle tend à devenir une balance exacte du bien et de la santé ; c'est aussi de faire un lien nécessaire entre les notions bien, mal, maladie, santé.

Pour le moment, ce qu'il importe de retenir, c'est que ce qui domine la vie de l'homme, ce n'est pas le rapport de l'homme et de son corps avec les choses et le monde environnant, cela n'est qu'une conséquence, qu'un phénomène second ; ce qui est le phénomène premier, ce qui détermine la vie de l'homme, c'est le rapport de son esprit avec l'Esprit de Dieu—avec la Sagesse—et c'est ce rapport qui conditionne aussi (entre autres choses) la santé et la maladie.

NOTION DE VIE ET DE MORT

Des mots ont un double sens dans la bible, mais non pas deux sens—Vie corporelle—mort corporelle—Vie spirituelle—mort spirituelle. Il n'y a pas des « cas » où il s'agit d'un sens et d'autres où il s'agit de l'autre sens. Partout, même lorsque la chose semble très claire en sens contraire, partout *vie* signifie à la fois corporelle et spirituelle. *Mort* : mort corporelle et spirituelle. Les modalités sont diverses, mais les deux phénomènes sont toujours liés l'un à l'autre. On ne peut séparer l'un de l'autre les deux aspects. La vie et la mort corporelle ne sont pensables au point de vue biblique que par rapport à la vie et la mort spirituelle.

Dans quel ordre se présentent-ils mutuellement ? La vie et la mort corporelle sont d'abord des signes de ce qui se passe dans l'ordre spirituel. En outre, elles en sont des exemples approximatifs (nous n'aurions aucune crainte de la mort spirituelle si par approximation nous ne savions ce qu'est la mort physique), elles en sont des gages de promesse ; un commencement de réalisation dans la mesure où l'homme est une unité inséparable. Enfin, elles en sont des conséquences : et c'est encore l'idée de primat du spirituel qui revient ici.

Ainsi : après la chute, Dieu laisse l'homme vivre, physiquement : c'est là une promesse de la vie éternelle—cet état déchu est déjà le signe de l'alliance et que Dieu n'abandonne pas cet homme dans cet état pour lequel il n'est pas fait.

—Dieu condamne l'homme à mort : le signe de cette mort, c'est la mort physique que nous pouvons connaître.

—Si l’homme vit physiquement, c’est parce que Dieu lui laisse une certaine vie spirituelle : c’est parce que tous les liens ne sont pas rompus entre cet homme et son Créateur. Il reçoit sans cesse ce nouveau don de la vie, et il le reçoit de Dieu : c’est donc ce rapport qui provoque la vie physique.

—Si l’homme meurt physiquement, c’est qu’il est un condamné à mort ; un pécheur dont le péché entraîne la rupture avec Dieu. Et de ce fait, il ne peut rien subsister de lui. Ici encore, c’est parce qu’il meurt spirituellement, qu’il meurt physiquement.

Or, en tout cela, *vie spirituelle* cela veut dire : union avec Dieu, par la grâce reçue dans la foi, au moyen du sacrifice de Jésus-Christ. *Mort spirituelle* : c’est la séparation d’avec Dieu.

Une fois encore, il ne s’agit pas d’un spiritualisme : l’esprit n’existe pas s’il n’est l’esprit de Dieu et l’union avec Dieu n’existe pas si elle n’est établie par un acte gratuit de Dieu qui enjambe toutes les transcendances, et au moyen du sacrifice de Jésus-Christ qui ramène la paix entre l’homme et Dieu. Et si nous disons que la vie tout entière dépend de la vie spirituelle, cela ne veut pas dire qu’elle est plus importante : c’est simplement fondé sur le fait suivant : Dieu, comme son nom l’indique en hébreu, est le Vivant, Celui qui a la vie en soi et qui l’a exclusivement. Rien n’est vivant hors Dieu. Dieu est d’abord Celui qui existe éternellement. Donc, la vie provient nécessairement de l’union avec Dieu : Tout ce qui se sépare de lui, meurt : il ne peut en être autrement, car hors de Dieu est le néant. C’est donc cette vie spirituelle, cette union avec Dieu qui seule peut donner la vie.

Cette vie a un sens : rendre gloire à Dieu (Esaïe 38,18). La mort aussi a un sens : manifester la justice de Dieu.

Tout cela ne veut pas dire que la foi ou une théologie correcte sont une assurance pour une bonne santé. Nous verrons que la maladie peut avoir des sens très divers et que la foi n’est pas un remède. Mais cela nous apprend à considérer qu’il ne peut pas y avoir de vie, avec la santé que cela comporte, sans vie spirituelle, que la santé n’est pas une combinaison de remèdes, mais une manière de vivre selon l’obéissance aux lois que Dieu a voulues pour notre vie. Ma médecine serait donc surtout une hygiène, mais non pas naturaliste : une hygiène dont le premier acte est la repentance du péché—et la conversion.

NOTION DE LA MALADIE

Nous arrivons ainsi au problème essentiel de la médecine, celui qui est trop souvent la seule préoccupation des médecins : l’état de crise appelé maladie. Or, ce que nous avons à dire ici de la maladie ne peut être un ensemble de réflexions isolées, mais seulement une conséquence de ce que nous venons de dire jusqu’ici.

La maladie apparaît essentiellement dans la bible comme une action de Satan, qui est laissé libre dans certaines limites fixées par Dieu ; c’est ce qu’enseigne le prologue de Job. Dieu abandonne donc ses créatures aux mains de Satan pour que celui-ci exerce sa puissance, mais il ne

peut le faire que jusqu’à un certain point. Satan voudrait aller plus loin, jusqu’au point où il serait certain de remporter la victoire, mais Dieu a fait la promesse: « Vous ne serez pas tentés au-delà de vos forces ». Par conséquent, la limite de l’action de Satan, ce sont les forces humaines que Dieu connaît pour chacun de nous. Il en est ainsi en particulier pour la maladie et la souffrance qui ne peuvent excéder nos forces.

Mais si Dieu laisse faire Satan, ce n’est pas par jeu, ce n’est pas non plus pour laisser au malin un exercice légitime, c’est parce que la maladie possède un sens profond : ou bien la maladie est à la gloire de Dieu—ou bien la maladie est à la mort.

Dans le premier cas, elle n’est pas à la mort (Jean 11,4) et elle peut avoir des raisons d’être nombreuses qui toutes se ramènent en définitive à la glorification de Dieu. Dans ce cas, elle peut avoir pour but d’éprouver et d’affermir la foi (Job) et de contraindre ainsi l’homme à prendre conscience de façon décisive du fait que le secours est en l’Éternel seul, ou bien la maladie peut n’être là que pour être vaincue : pour provoquer le miracle, et afin d’entraîner la conversion : la maladie est alors le moyen dont Dieu se sert pour manifester à l’homme son péché et sa délivrance (Jean 9,3). Elle sera alors le signe de la maladie spirituelle qui est guérie ; elle n’a pas d’autre raison que cette délivrance, bonne nouvelle apportée à l’homme (Matth. 9,1). La maladie alors annonce la venue du Royaume de Dieu de façon négative : ce royaume où il n’y aura plus de maladie. Et l’annonce de sa venue, c’est la maladie classée comme la mort vaincue (Matth. 11,5). Enfin, toujours dans cet ordre d’idées, la maladie est un mode d’affirmation de la souveraineté de Dieu sur la mort et sur le monde : elle doit ainsi entraîner la glorification du Seigneur (Jean 11,4). Elle entre alors dans le plan de Dieu, comme il lui arrive toujours. Elle est un moyen pour faire éclater l’action et la miséricorde de Dieu dans le monde. Et le médecin doit évidemment être attentif à ne pas détourner la maladie de son sens, à ne pas empêcher le malade de prendre conscience de cette finalité de la maladie.

Mais les textes nous apportent une autre hypothèse: La maladie à la mort. A ce sujet, nous devons noter que la bible ignore complètement la notion de la souffrance ou de la maladie purificatrices. La douleur dans la bible n’est pas un moyen d’effacer les péchés, ou un moyen de purifier notre vie. Il n’en est pas ainsi même pour le Christ. Ce n’est pas la souffrance du Christ qui a eu une conséquence de rachat, mais sa mort. La souffrance du Christ est la conséquence fatale du péché. « Le salaire du péché c’est la mort » —cette mort intervient par le chemin de la maladie. En ce sens, la maladie est à la mort. Elle n’est pas une punition, au sens où une balance équitable serait tenue du péché et de la pénalité. Elle est une sanction, au sens de conséquence inéluctable et juste. Par conséquent la maladie à la mort nous apparaît d’abord comme l’un des signes tangibles de notre état de péché ; c’est notre condition normale d’être malade, comme c’est notre condition normale d’être pécheurs. C’est pourquoi les guérisons faites par Jésus-Christ sont à la fois corporelles et spirituelles. Que celui qui reçoit la santé reçoit en même temps le pardon des péchés.

La guérison de la maladie sans le pardon des péchés n'est qu'un ajournement, un replâtrage, un coup de fouet : il n'est pas la santé. Cette délivrance de la maladie n'a pas de valeur par elle-même : ce peut être un mieux temporaire : la maladie à la mort est néanmoins présente et doit reparaître sous une forme ou une autre. Cette rémission de la maladie n'a de sens que comme signe du pardon—et elle ne prend alors sa valeur que dans la mesure où le coeur est disposé à recevoir le pardon en même temps (Jac. 5,15).

Comme conséquence du péché, la maladie se présente à nous sous deux aspects principaux : elle peut être une sanction—ou un moyen que Dieu emploie pour détourner du péché.

—Une sanction : elle devient alors un signe extérieur du péché—elle est la marque physique de notre impureté : c'est le sens de toute la législation mosaïque sur la lèpre (Lev. 13). La lèpre ici est le type de toute maladie—et ce qui caractérise celui qui en est atteint, c'est qu'il est impur—et le remède c'est une purification : mais cette lèpre, signe du péché, entraîne pour conséquence une séparation du lépreux et des autres : il est en somme consacré à Dieu, enfermé dans sa maladie et son exclusion du camp marque bien l'impuissance de l'homme à guérir cette maladie ; c'est seulement l'accomplissement de la volonté de Dieu qui la guérit.

—Une contrainte dont Dieu se sert pour plier la volonté de l'homme et l'amener à s'écarter du péché : ainsi les maladies déclenchées par Moïse sur l'Égypte (Ex. 7) : il s'agit de briser la volonté rebelle de Pharaon. Mais en fait un signe même miraculeux, une souffrance même extrême ne peuvent pas briser la volonté pécheresse : la maladie est alors l'avertissement du châtement que va encourir le pécheur, le temps de réflexion où le châtement est commencé mais encore en suspens, et pendant lequel l'homme peut « se détourner de sa mauvaise voie ». Il en est de même pour les maladies envoyées dans l'Église de Corinthe parce qu'on usait indignement de la Cène (1 Cor. 11,30) : il s'agit par là de frapper l'esprit de l'homme pour qu'il se convertisse. Mais en réalité, il faut d'abord cette conversion. Et c'est seulement après que l'on aperçoit le sens providentiel de la maladie.

Il faut d'abord la conversion . . . et c'est pourquoi ces deux types de maladies sont également à la mort : c'est que dans les deux cas, on commence par là, la condamnation dernière portée sur l'homme et son péché. C'est un moyen d'avertir l'homme de cette condamnation, mais avertissement qui ne sera saisi que dans la foi : dans ce cas, la maladie cesse d'être à la mort et devient à la gloire de Dieu ; sinon, elle accomplit son oeuvre.

Mais ce lien entre maladie et péché ne doit pas être compris dans un sens simpliste. Cela ne veut pas dire que c'est le plus pécheur qui est le plus malade—ou que la maladie est signe d'un plus grand péché, ou bien d'un péché déterminé, particulier. Point du tout : tous sont également pécheurs devant Dieu—tous méritent également la condamnation, la mort—et en conséquence la maladie. Tous les hommes sont malades, nous affirme Jésus (Matth. 9,12) lorsqu'Il dit que ce sont les

malades qui ont besoin de médecins : et Il dit cela, à ceux qui se croient bien portants, mais ne le sont pas réellement. Mais les uns se savent malades et acceptent une guérison—les autres se considèrent comme sains et ne recherchent pas de remède.

Par conséquent, la maladie aiguë, ce que nous appelons en général maladie n'est que l'exemple de ce qui devrait être notre condition normale, permanente (en tant que pécheurs) en vertu de la condamnation (Luc 13,1 sq.) c'est par la grâce de Dieu qu'elle est écartée ainsi de nous et lorsqu'elle arrive, elle doit être considérée comme adressée, non pas seulement à celui qui la supporte, mais à tous : comme un appel adressé à tous pour qu'ils se détournent de leur péché (Ex. 15,26).

Mais alors cela conduit à avoir une conception différente de la santé : c'est un renversement de ce que nous croyons : nous apprenons que l'état normal, c'est la maladie, que l'état exceptionnel, anormal, non inhérent à notre nature, c'est la santé. Laisser à nous-mêmes, nous irons de suite à la mort par la voie de la maladie. C'est la main de Dieu qui nous restitue sans cesse dans un état de santé relative, qui ne nous est pas dû. La guérison n'est donc pas autre chose, en toute circonstance, que l'intervention miséricordieuse de Dieu dans le cours de la nature. Et c'est pourquoi nous ne savons pas ce qu'est la santé.

L'on sait combien il est difficile de faire le départ, médical, entre la santé et la maladie. Il n'y a que des frontières imprécises entre les deux et il est extrêmement difficile de dire où commence la santé et où la maladie. Cette affirmation est nettement confirmée par ce que nous apprend la bible : ce que nous connaissons sous le nom de santé, c'est seulement l'absence de maladie. Notre santé n'est toujours qu'une préparation à la mort : nous ignorons en fait ce qu'est la véritable santé, celle d'Adam avant la chute. Ainsi, il n'y a pas d'homme réellement bien portant car même dans le pardon, nous vivons avec un corps de péché, corps de mort promis à la corruption ; alors que la santé, au sens absolu, n'est promise qu'au corps incorruptible.

LES REMÈDES

Nous avons l'habitude d'une médecine qui s'attache directement au mal qui se manifeste et veut guérir ce mal dans son aspect physique. Une telle médecine est nécessairement symptomatique : c'est-à-dire qu'elle constate certaines déficiences physiques et qu'elle s'y attache. Mais nous avons vu que ces déficiences physiques ne sont en réalité que des signes de lésions autrement profondes, de lésions spirituelles. Dès lors, la médecine ne s'attache qu'aux symptômes lorsqu'elle cherche à soigner l'aspect exclusivement physique de la maladie. Elle ne va pas à la racine, et c'est ce qui explique les jugements portés sur la médecine par la bible.

D'une part, nous constatons l'impuissance de la médecine : l'homme n'est pas capable par lui-même de guérir la maladie (Jér. 46,11, Osée 5,13, etc.). Il peut tout au plus en atténuer les conséquences mais il ne va jamais loin avec son art. Parfois même la médecine nous est présentée comme

tout à fait perverse, opposée à la volonté de Dieu, signe de la révolte de l'homme contre Dieu (2 Ch. 16,12, Jér.17,5). Il en est ainsi lorsque la médecine devient une idole, lorsqu'elle devient une puissance à qui l'on s'adresse indépendamment de Dieu : à ce moment la médecine se pare de ce qui n'est pas à elle ; elle attire la louange et la reconnaissance qui ne sont dues qu'à Dieu—elle suscite l'espérance et provoque la foi: elle prend réellement la place de Dieu et se trouve par là même condamnée. Nous espérons en face de cette idole qu'elle agira par elle-même, c'est-à-dire en fait que la vie et la mort lui appartiennent : sont entre nos mains. Or, ce dieu mensonger n'a pas tenu ses promesses : l'affirmation biblique que la médecine est impuissante sans le secours de Dieu éclate à nos yeux. Nous constatons que l'homme réussit en partie à supprimer la douleur mais non à vaincre ou à faire reculer la maladie. Car si une maladie cède, combien d'autres formes réapparaissent ou surgissent pour la première fois ? Si la maladie aiguë est enrayée, combien la santé générale, la résistance raciale s'affaiblissent ? Si les maladies microbiennes paraissent vaincues, combien se développent les maladies nerveuses, etc. Nous avons mis notre confiance sur un point dans la médecine, et nous recevons un démenti : il n'y a de confiance qu'en Dieu.

Cela veut-il dire que la médecine doit être exclusivement spiritualiste ? Sans même réfuter les exagérations de la Christian Science, il suffit de noter que la médecine chrétienne ne peut pas être spiritualiste puisque l'homme n'est pas un pur esprit. Le premier problème à poser est un problème spirituel: général—et particulier au malade déterminé. Mais cela n'exclut pas le remède matériel et la guérison physique. L'homme est une unité, rappelons-le.

La guérison spirituelle en effet, le pardon du péché, doit emporter entre autres conséquences une adhésion de l'homme à l'ordre de la nature tel qu'il a été voulu par Dieu—de même que cela conduit à accepter l'obéissance aux lois de l'Etat, de même le chrétien doit savoir obéir aux lois de la nature pour son corps et accepter de réformer sa vie de façon à éviter ce qui est mauvais pour lui. Dieu a créé un milieu pour l'homme, des besoins et le moyen de les satisfaire pleinement. L'hygiène n'est donc pas autre chose que l'acceptation d'une vie telle que Dieu a voulu que l'homme la mène, au point de vue physique également. Ainsi la guérison du péché atteint aussi la cause de la maladie qui est toujours une désobéissance à cet ordre naturel établi par Dieu. Bien entendu, il reste que les symptômes de la maladie, ses conséquences matérielles, ne sont pas supprimés pour cela : mais la maladie est alors atteinte dans sa réalité parce que Satan n'a plus de prise par ce côté. Donc la notion chrétienne de la maladie comporte bien une guérison et une action matérielles aussi.

Mais notre concept matérialiste, le plus habituel, nous a habitués à une conception matérialiste et immédiatement utilitaire du remède : le plus souvent le remède n'a qu'un but : supprimer la souffrance, et ceci est renforcé par la conception que chaque individu a de l'importance de ses faits et gestes : tous les phénomènes extrêmes de chacun de nous apparaissent

invraisemblablement importants, parce que nous sommes individualistes à l'extrême, que nous avons perdu le sens de la relativité de la vie et de l'insertion de l'individu dans des communautés et générations réelles. Tout cela fausse l'idée de remède. Le vrai remède est celui qui atteint la maladie dans ses racines, et qui agit à plus ou moins longue échéance, qui même peut n'agir que dans nos descendants. La bible ne supprime pas le remède en effet, elle nous enseigne d'abord que le remède est donné au médecin par Dieu, et qu'il est bien un moyen consacré au soin du corps (la vertu suprême de la plante est la vertu curative (Ez. 47,22,¹ Apoc. 22,2), que le remède évolue selon les époques (Jac. 5,15), ici nous devons simplement admettre que la Bible est tributaire de l'humanité.

La bible nous enseigne en outre que certains hommes ont un don de guérison : nous laissons pendant la question de savoir si le don de guérison concerne les guérisons miraculeuses, ou s'il s'agit du médecin ayant un véritable don médical.

Et cette idée de remède est liée aux deux affirmations suivantes : que Jésus-Christ est le seul remède de la réalité de nos maladies, qu'Il s'est chargé de nos maladies (Matth. 8,17)—que la résurrection est la seule guérison réelle dès maintenant (Osée 6,1).

Donc ceci entraîne une certaine attitude à l'égard des remèdes : s'ils sont subordonnés à l'ordre de Dieu, il faut savoir si les remèdes que l'on emploie sont cohérents à l'ordre de la nature voulu par Dieu ; si par exemple, ils ne tendent pas à matérialiser l'homme, s'ils ne sont pas une perturbation de sa nature, s'ils ne sont pas une tentative pour empiéter dans le domaine de Dieu. Ainsi le médecin au sujet du remède à employer doit se poser une double question : celle de sa valeur technique et aussi celle de sa validité devant Dieu.

Notes éditoriales

1. Erreur dans le texte ; le citation serait plutôt Ez. 47,12.